

# LA GUERRE DES CLASSES

## LES AMIS DE L'ÉGALITÉ

[www.lesamisdelegalite.org](http://www.lesamisdelegalite.org)

[lesamisdelegalite@free.fr](mailto:lesamisdelegalite@free.fr)

**Les milliardaires sont riches.  
Personne ne bouge, tout va bien.  
Mon cul, tout va mal !**

### ÉTONNANT !

L'être humain est étonnement gentil. Son voisin dort dans la rue, il presse le pas. Expulsé, il rassemble ses affaires et s'en va. Son ami ou lui-même sont mutilés, il pleure et se met en colère mais finit par rentrer chez lui avec un fort sentiment d'impuissance. On pourrait multiplier les exemples démontrant que l'être humain à un naturel pacifique et une grande résilience, mais il s'adapte; jusqu'à se nuire à lui-même. La grande exception consiste à mettre dans le même sac loi et morale. La loi retranscrit la morale de manière codifiée. Les premiers textes de loi connus datent de Babylone et de l'Égypte antique. La morale royale en est le copié-collé. Dans cette Europe prétendue chrétienne, les douze commandements ou tables de la loi sont une référence, l'une des bases des Droits de l'Homme. Pourtant cette loi n'est que la retranscription et la numérotation de la morale des religieux juifs, puis des leurs rejetons adeptes du même conte.

Loi comme morale sont dictées par le plus fort. La loi permet à l'homme d'assouvir ses bas instincts. Il est alors qualifié de civilisé !

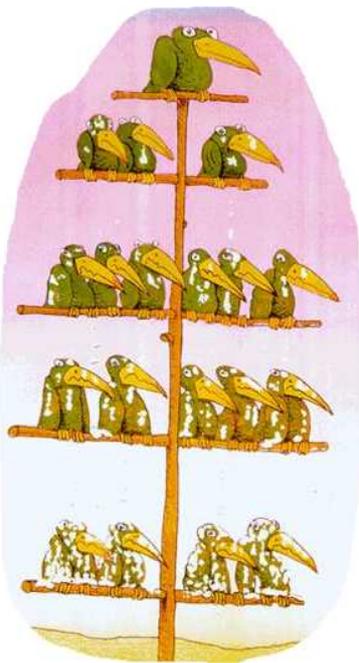
C'est grâce à la loi que l'homme civilisé peut se permettre d'en juger un autre, pour prendre une position de supériorité et lui asséner ses leçons de morale. Salle d'audience d'un palais de justice et intérieur d'une église se ressemblent étrangement, non ? Il eut été plus sage et bénéfique à tous de comprendre...

C'est le civilisé qui cogne à six heures du matin pour jeter une famille à la rue. C'est grâce à la loi que l'Homme qui

en maintient un autre à l'isolement peut se promener fièrement dans la rue, alors que la même loi le déclarerait tortionnaire s'il mettait à l'isolement un prisonnier de guerre. La loi, c'est de pouvoir cogner et tirer sur un humain sans remords.

Pour que loi et morale puissent être appliquées, il faut une hiérarchie. En haut, les plus forts et leur morale qui fait loi, puis ceux qui l'appliquent et enfin ceux qui la subissent. Que ce soit dans le privé ou le public, la hiérarchie institutionnalisée est une bureaucratie; chaque maillon, quel que soit son rang, y a un rôle pré-défini et celui qui l'occupe doit s'y conformer : Pierre vire Jacques, Paul le remplace comme si de rien n'était... Ghosn est viré, le voilà aussitôt remplacé par sa copie. Sans le brouhaha médiatique, l'incidence sur l'ensemble de la hiérarchie aurait été le même qu'au départ de Jacques.

A la fin de son mandat, Macron sera remplacé par un nouveau prophète illuminé; ce nouveau maître indispensable au redressement du pays du fromage Rance modifiera à la marge la bureaucratie qu'il dirigera, puis se conformera au rôle présidentiel que lui imposera sa place. Bien dans son rôle, celui d'en haut chie sa morale. Les bureaucrates, la tête levée vers le fondement de leur supérieur, la bouche béate d'admiration, de jalousie et de crainte, avalent avec soin cette morale, la digèrent et chient une loi. Plat délicieusement fade que d'autres bureaucrates mastiquent et avalent pour finir dans le gosier de celui tout en bas de la hiérarchie, c'est-à-dire le bureaucrate



chargé d'appliquer cette loi-morale. Ce mauvais dernier nous l'étale pour faire plaisir à ses supérieurs et se venger de ne pas avoir de sous-fifres obéissants comme lui, en langage civilisé de collaborateurs.

Il est important pour celles et ceux, petits ou grands, à la tête de la hiérarchie que leur bureaucratie à la botte, soient protégés. Pas au point de faire vaciller l'édifice, mais suffisamment pour que le bureaucrate se sente investi d'une mission, soit prêt à prendre des risques, à se croire chez lui et de plus, indispensable !

Qu'il est beau, aux yeux du chef, de voir l'ouvrier shunter la sécurité de la machine pour atteindre les objectifs. Qu'il est doux aux yeux des généraux vieux et gâteux, de voir partir à la guerre des jeunes d'à peine 20 ans !

Comme exemple plus récent et moins générique, on peut citer ce prêtre pédophile qui a reconnu les faits mais que la loi ne juge pas car il y a prescription, votre honneur; une loi sûrement votée pour couvrir les énarques qui aiment profiter des prostitué(e)s souvent très jeunes, voire mineures. L'évêque a donc condamné ce prêtre à faire une prière avec ses victimes et ce, sans les tripoter. L'évêque sauve ainsi la morale et rappelle, par la même occasion à ces prêtres que l'obéissance est récompensée.

L'autre exemple récent est l'affaire de ce boulanger qui, refusant de laisser rentrer un policier armé, est menacé par ce dernier. L'affaire est filmée et il y a des témoins... C'est bien le boulanger qui est condamné à 70 jours de TIG et 500 € d'amende dans la poche du bureaucrate en uniforme. Ce policier est couvert par sa hiérarchie car cet écart de conduite ne remet pas en cause son obéissance. la bureaucratie judiciaire approuve, la loi est sauve !

Loi et hiérarchie légitiment la violence, faisant de l'Homme un monstre pour l'Homme. Le bureaucrate

est le bon chien-chien à son maî-maître. Il mord sur ordre, fait le beau pour une médaille en su-sucre, pointe du doigt, moucharde, voire violente les bureaucrates qui, contrairement à lui, quittent du regard le fondement de leur supérieur pour entrapercevoir le monde qui les entoure. Les chefs ne sont pas forcément plus mauvais que les dirigés, ils acceptent les écarts de conduite tant que l'obéissance est là.

Loi et morale justifient l'oppression que ces bons chien-chiens - ces braves gens en langage civilisé - infligent aux humains que nous sommes.

Pour la défense des espèces canines : le chien est capable, spontanément, d'empathie.

Le bureaucrate pensera d'abord à son travail ou son devoir, cache-sexe de son petit intérêt et de sa peur.

La violence organisée par la hiérarchie, codifiée par la loi, assénée à coup de morale, est insupportable. Heureusement pour les violents, garants de la loi-morale, les réactions relativement fréquentes sont bien trop souvent en deça de la violence subie. Mais l'Histoire nous a démontré qu'aucun chef n'est éternel, que l'oppression souple ou zélée d'une bureaucratie ne dure pas. Quand cela arrive, l'être humain doit faire preuve d'une telle violence pour pouvoir mettre à bas l'oppression de la hiérarchie et donc de la loi, qu'il balaye les bureaucrates indistinctement de leur rang ou de leur classe.

Rassurez-vous, bureaucrates ! Grâce à l'étonnante gentillesse et résilience de l'être humain, le moment n'est pas encore venu. Il est temps pour vous de retrouver un peu d'humanité, de préférer le respect à l'obéissance :

**DÉSERTEZ !**

***Rien d'important  
n'a jamais été communiqué à un public  
en le ménageant !***

*Guy Debord*

# DÉMOCRATIE

En discutant tout autour de nous, il apparait que beaucoup ont oublié, ou ne veulent pas connaître, la signification exacte de ce mot "démocratie", dont tou(te)s nous rebattent les oreilles, sans dire d'où ils parlent. Sauf par exemple, le 28 Juillet 2018 à 9h30 sur les ondes de la radio d'État - la voix de son bon maître France Inter, l'un de ces experts auto-proclamés qui doit dormir sur place tant il peut y blabater à son gré, racontait au sujet des lois liberticides pondues à propos de l'anti-terrorisme : " *notre modèle économique, c'est la démocratie libérale occidentale qu'il faut absolument défendre* " (sic).

Ça craint grave, non ? Mais ça a au moins le mérite de poser clairement le problème et d'illustrer le propos, puisque le mot est prononcé !

Il convient donc de revenir au sens originel de *démocratie*, qui vient du grec ancien : *dêmos* = peuple, et *kratos* = pouvoir.

Voilà qui a donné *demokratia* : souveraineté du peuple. La question qui se pose alors est de savoir s'il s'agit vraiment de cela au sens où nous l'entendons...

*Pouvoir* signifie commander, mot qui renvoie, dans ce cas, à la notion de souveraineté, qui est différente du pouvoir. C'est le pouvoir législatif dont il est question ici. Pas du pouvoir en général. Le pouvoir exécutif ne pouvant, pour des raisons pratiques, qu'être délégué aux "magistrats".

*Peuple* est un mot désignant l'ensemble des citoyens, individus ayant le pouvoir de voter dans la constitution romaine, et qui s'oppose au Sénat et, éventuellement, à la plèbe, ce

magma grouillant d'existences obscures et désagréablement suantes.

La démocratie n'a que très rarement été soumise à l'autocritique et ce, malgré les atrocités commises en son nom. Dans sa définition originelle, le ver est déjà dans le fruit : la démocratie est un régime politique dans lequel le mot peuple renvoie à la notion plus restrictive de citoyens, la citoyenneté n'étant pas donnée à TOUTE la population. Alors, beugler à qui veut l'entendre que nous voulons plus de démocratie est une erreur fondamentale, puisque ça renvoie à plus de pouvoir encore à ceux qui nous emmerdent depuis si longtemps...

L'oligarchie aristocratique bourgeoise n'est ni véreuse, ni vicieuse. Elle annonce toujours la couleur pour défendre ses intérêts et se trouve au cœur du problème que sont les institutions *démocratiques*. Donc de l'élection ! Il n'est qu'à les écouter bavasser, comme aussi certain(e)s dit(e)s 'de gauche'.

La démocratie consiste-t-elle à glisser de temps à autre une enveloppe dans une boîte ? Et quand le taux d'abstention dépasse le taux de participants, peut-on encore parler de la loi des urnes ?

De fait, elle est une tyrannie où tout le monde se dit ou se croit - libre -. Exit ainsi le respect de l'altérité, de la solidarité, de l'engagement vers TOUT le public.

La bourgeoisie, cette catégorie sociale privilégiée par la naissance, l'héritage, la culture et/ou la fortune, qui nous parle d'élites et d'experts cooptés, professionnels de la vie

politique, ceux-là même qui savent tout sur pas grand chose, veut rendre présentable et désirable ce machin. Il lui faut donc bien user de qualificatifs pour emberlificoter le quidam en agitant la crainte de l'autre, l'illusion de l'accumulation infinie, l'avidité et la concurrence de tous contre tous.

La voilà qui parle donc de démocratie sociale, médiatisée, pluraliste, électorale, agricole, scolaire, culturelle, parlementaire, environnementale, locale, présidentielle, populaire, délibérative, chrétienne, semi-présidentielle, mixte, directe, indirecte, participative, locale, représentative, voire même économique, etc. Sans déconner, n'en jetons plus, la cour est (presque) pleine et la liste n'est pas exhaustive. Quelqu'un en a bien une autre, qu'il lève le doigt !

Cette conception mortifère des rapports entre les êtres humains fait notre perte depuis suffisamment longtemps. Lorsqu'on parle de peuple, nous entendons l'ensemble de la population qui est sensé déléguer son pouvoir à des représentants (s'il en fallait, ce qui reste à prouver), les mêmes qui proposent et votent des lois de vie en commun.

Comment alors qualifier un système où nous voulons Vivre, Vivre avec les autres, Vivre dans la recherche du bien-être, Vivre sans spéculation, Vivre non pas du travail, mais de nos métiers, Vivre sans qu'il soit nécessaire pour cela de piller les ressources naturelles, Vivre sans fouler au pied la dignité des personnes, Vivre en respectant toutes les minorités, ..., ?

Ça ne peut pas s'appeler la démocratie. Ce serait une erreur. Funeste !

***Si les pauvres chiaient de l'or,  
leur cul ne leur appartiendrait plus depuis belle lurette !***

## QU'ILS NOUS FOUTENT LA PAIX !

C'est un fait. La démocratie républicaine et ceux qui la tiennent, ont besoin de la force pour conserver leur pouvoir.

Il y a bien le recours à l'armée, mais cela implique systématiquement des morts, des martyrs, la clandestinité, etc. Une plus grande inquiétude des politicards : de mémoire d'historien, une armée remplaçant la police prend le pouvoir tôt ou tard. C'est mauvais pour les affaires du sénateur.

Les gens de pouvoir utilisent donc une force physique nécessaire à leur maintien en place et à leur tranquillité. Au pays du camembert qui pue et du vin sulfaté, c'est le rôle de la police et de la gendarmerie. Cette force travaille en étroite collaboration avec la Justice. C'est la force psychique, celle qui détruit des vies en s'enfilant quelques coupes de champagne.

Depuis leur création, police et gendarmerie n'ont pas passé d'année sans tuer ni estropier. Petits arrangements entre amis, ces forces armées ont toujours été protégées par l'appareil judiciaire : ils se côtoient, se doivent assistance mutuelle, parce que la Justice ne peut fonctionner sans le travail de la police. Cette dernière fait les perquisitions et fait avouer les prévenus.

Policiers et juges sont payés par l'État. La morale est la même dans ces deux corps de métiers, où ne pas avoir de travail est une circonstance aggravante. La propriété privée est sacrée, une vitrine valant tellement plus qu'un œil ou une main ! Celles et ceux qui ont côtoyé les tribunaux peuvent en témoigner, les exemples foisonnent.

Depuis une vingtaine d'années, les forces du maintien de l'ordre établi se sont mises à systématiquement porter plainte, poussées par leur hiérarchie, la récompense financière, mais aussi les images et vidéos se mettant à circuler plus facilement, pour inscrire leur version des événements dans le marbre.

Pour se défendre et accuser, les victimes se sont mises, elles aussi, à porter plainte, trop souvent sur le conseil d'un avocat complice de la tragédie qui se joue, la prise en charge des frais médicaux se révélant être un énième piège, une autre forme de contrôle. Merci les assurances de faire de nous des bons citoyens.

Victimes comme accusés se retrouvent isolés face au juge. Porter plainte, c'est venir de plein gré participer à la mise en scène répétitive de cette pièce de théâtre rébarbative digne d'une tragédie grecque. Ce même juge vient de juger deux affaires de mœurs, trois de stupéfiants, et quatre de délits routiers.

Il a ainsi pu faire avouer les coupables. Non, il a rendu justice grâce aux preuves et aveux apportés par le policier. Ce même juge doit maintenant juger ce policier, alors que toute la patrouille était là. C'est ce qui s'appelle la solidarité. Le juge doit remettre en doute la parole assermentée d'un coqne...

Tout ce qu'il vient de juger au préalable est compromis. Comment faire ?

La pièce de théâtre où il tient le premier rôle doit continuer. Il faut asséner des preuves accablantes pour ne pas perdre la face, et pouvoir pointer du doigt ce policier isolé tout en sauvant ses complices, les collègues et l'institution.

La morale réprouve la colère, ce sentiment fait le plus souvent place à la résignation. L'action en justice fait passer la colère et éparpille les soutiens. A la durée du procès s'ajoute l'isolement entre deux comparutions : ne pas communiquer, dixit la flicaille pour le bien de l'enquête, ne pas manifester pour éviter tout débordement, être bien vu du juge, dixit l'avocat. Sans parler de la servitude volontaire consistant à répondre aux convocations.

Nous le savons bien, la Justice ne vit pas en-dehors du temps et de l'espace. Il ne faut jamais oublier que c'est le législatif et l'exécutif qui imposent le cadre, les règles et les moyens de fonctionner au judiciaire. C'est le terrain de jeu du juge qui nous crache à la gueule du haut de son perchoir !

Comment nous en défendre ? Morts et blessés au portrait affiché partout sont calomniés au nom de la Justice. Pourquoi alors ne pas afficher en place publique la tronche des bourreaux armés d'un flashball, d'un marteau ou d'un pavé ?

La rue nous appartient. Les hôtels de police et les palais de justice ne seront jamais à nous. Notre-Dame-de-Paris nous a montré que ces vieilleries faisait de beaux feux de joie.

***Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir !***

préférences, et il vote pour les plus rapaces et les plus féroces. Il a voté hier, il votera demain, il votera toujours. Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne se disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera, et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des Révolutions pour conquérir ce droit.

Ô bon électeur, inexprimable imbécile, pauvre hère, si, au lieu de se laisser prendre aux rengaines absurdes que te débitent, chaque matin, pour un sou, les journaux grands ou petits, bleus ou noirs, blancs ou rouges, et qui sont payés pour avoir ta peau ; si, au lieu de croire aux chimériques flatteries dont on caresse ta vanité, dont on entoure ta lamentable souveraineté en guenilles, si, au lieu de t'arrêter, éternel badaud, devant les lourdes duperies des programmes ; si tu lisais parfois, au coin de ton feu, Schopenhauer et Max Nordau, deux philosophes qui en savent long sur tes maîtres et sur toi, peut-être apprendrais-tu des choses étonnantes et utiles.

Peut-être aussi, après les avoir lus, serais-tu moins empressé à revêtir ton air grave et ta belle redingote, à courir ensuite vers les urnes homicides où, quelque nom que tu mettes, tu mets d'avance le nom de ton plus mortel ennemi. Ils te diraient, en connaisseurs d'humanité, que la politique est un abominable mensonge, que tout y est à l'envers du bon sens, de la justice et du droit, et que tu n'as rien à y voir, toi dont le compte est réglé au grand livre des destinées humaines.

Rêve après cela, si tu veux, des paradis de lumières et de

parfums, des fraternités impossibles, des bonheurs irréels. C'est bon de rêver, et cela calme la souffrance. Mais ne mêle jamais l'homme à ton rêve, car là où est l'homme, là est la douleur, la haine et le meurtre. Surtout, souviens-toi que l'homme qui sollicite tes suffrages est, de ce fait, un malhonnête homme, parce qu'en échange de la situation et de la fortune où tu le pousse, il te promet un tas de choses merveilleuses qu'il ne te donnera pas et qu'il n'est pas, d'ailleurs, en son pouvoir de te donner.

L'homme que tu élèves ne représente ni ta misère, ni tes aspirations, ni rien de toi ; il ne représente que ses propres passions et ses propres intérêts, lesquels sont contraires aux tiens. Pour te reconforter et ranimer des espérances qui seraient vite déçues, ne va pas t'imaginer que le spectacle navrant auquel tu assistes aujourd'hui est particulier à une époque ou à un régime, et que cela passera. Toutes les époques se valent, et aussi tous les régimes, c'est-à-dire qu'ils ne valent rien. Donc, rentre chez toi, bonhomme, et fais la grève du suffrage universel. Tu n'as rien à perdre, je t'en réponds ; et cela pourra t'amuser quelque temps. Sur le seuil de ta porte, fermée aux quémandeurs d'aumônes politiques, tu regarderas défiler la bagarre, en fumant silencieusement ta pipe.

Et s'il existe, en un endroit ignoré, un honnête homme capable de te gouverner et de t'aimer, ne le regrette pas. Il serait trop jaloux de sa dignité pour se mêler à la lutte fangeuse des partis, trop fier pour tenir de toi un mandat que tu n'accordes jamais qu'à l'audace cynique, à l'insulte et au mensonge.

Je te l'ai dit, bonhomme, rentre chez toi et fais la grève !

## LA GRANDE ILLUSION

Bienvenue, Mesdames et Messieurs, bienvenue dans l'Hexagone, vous allez assister à un spectacle de magie exceptionnel. Prenez place, mettez-vous dans l'ambiance, laissez-vous imprégner par le patrimoine de l'Hexagone : surveillez et jalousez votre voisin, et veillez à ne laisser aucune trace de votre passage sur les bancs. Merci !

Le numéro d'aujourd'hui est bien différent de celui d'hier. La preuve, hier donc, trônait ici fièrement l'aristocrate Armand-François Bourbon dans le Petit Jésus vous présentant le Paradis. Un numéro relativement simple. Il suffisait d'une vie de travail et de privation, d'y ajouter une mort, jeune de préférence au risque de pécher par paresse. résultat : direct au Paradis ! Un beau spectacle, il faut le reconnaître, mais qui a fait son temps.

C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, il est temps pour nous aujourd'hui de vous présenter un spectacle encore plus incroyable ! Moi, bourgeois du Tout-Paris, j'ai daigné m'abaisser à votre niveau pour réaliser ce numéro de prestidigitateur. Vous trépignez d'impatience, alors c'est parti.

Roulement de tambour, perdez votre jeunesse à mon service, donnez-moi volontairement votre temps de vie et votre santé, ce n'est pas obligatoire mais ça pimente le spectacle, silence !

Et lorsque vous serez trop vieux pour m'être utile : RETRAITE !

Sous vos yeux ébahis, vous venez d'assister à un magnifique numéro de Grande Illusion ! Pour profiter de la retraite, de l'arthrose et du cancer, vous m'avez donné vos meilleures années. Merci, merci !

Cette illusion n'aurait pas pu se réaliser sans vous. Moi et mes co-maîtres de l'Hexagone, vont faire passer un chapeau. Soyez généreux pour payer nos cures thermales, champagne et homards dodus !

Je tiens à remercier au passage les socialistes pour l'idée originale, ainsi que les syndicalistes pour leur collaboration active.

Maintenant retournez vite gratter, esclaves volontaires, votre caisse de retraite ne va pas se remplir comme par magie, non mais !

**The show must go on !**

*Nous n'avons rien inventé, déjà au XIX<sup>e</sup> siècle beaucoup s'exprimaient sur les élections démocratiques, dont Octave Mirbeau en 1898*

## **LA GRÈVE DES ÉLECTEURS :**

Une chose m'étonne prodigieusement — j'oserai dire qu'elle me stupéfie — c'est qu'à l'heure scientifique où j'écris, après les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore dans notre chère France (comme ils disent à la Commission du budget) un électeur, un seul électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant, qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves ou de ses plaisirs, pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose.

Quand on réfléchit un seul instant, ce surprenant phénomène n'est-il pas fait pour dérouter les philosophies les plus subtiles et confondre la raison ?

Où est-il le Balzac qui nous donnera la physiologie de l'électeur moderne? Et le Charcot qui nous expliquera l'anatomie et les mentalités de cet incurable dément ? Nous l'attendons. Je comprends qu'un escroc trouve toujours des actionnaires, la Censure des défenseurs, l'Opéra Comique des dilettanti, le Constitutionnel des abonnés, M. Carnot des peintres qui célèbrent sa triomphale et rigide entrée dans une cité languedocienne ; je comprends M. Chantavoine s'obstinant à chercher des rimes ; je comprends tout.

Mais qu'un député, ou un sénateur, ou un président de République, ou n'importe lequel, parmi tous les étranges farceurs qui réclament une fonction élective, quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est-à-dire l'être irrêvé, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de recevoir, en échange de ces prodigalités, des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière, quand ce n'est pas des coups de fusil dans la poitrine, en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine, en général, et de la sottise française en particulier, notre chère et immortelle sottise, ô chauvin !

Il est bien entendu que je parle ici de l'électeur averti, convaincu, de l'électeur théoricien, de celui qui s'imagine, le pauvre diable, faire acte de citoyen libre, étaler sa souveraineté, exprimer ses opinions, imposer — ô folie admirable et déconcertante — des programmes politiques et des revendications sociales; et non point de l'électeur « qui la connaît » et qui s'en moque, de celui qui ne voit dans « les résultats de sa toute puissance » qu'une rigolade à la charcuterie monarchiste, ou une ribote au vin républicain.

Sa souveraineté à celui-là, c'est de se pocharder aux frais du suffrage universel. Il est dans le vrai, car cela seul lui importe, et il n'a cure du reste. Il sait ce qu'il fait. Mais les autres ?

Ah ! oui, les autres! Les sérieux, les austères, les peuple souverain, ceux-là qui sentent une ivresse les gagner lorsqu'ils se regardent et se disent : « Je suis électeur ! Rien ne se fait que par moi. Je suis la base de la société moderne. Par ma volonté, Floquet fait des lois auxquelles sont astreints trente-six millions d'hommes, et Baudry d'Asson aussi et Pierre Alype également. » Comment y en a-t-il encore de cet acabit ? Comment, si entêtés, si orgueilleux, si paradoxaux qu'ils soient, n'ont-ils pas été, depuis longtemps, découragés et honteux de leur œuvre? Comment peut-il arriver qu'il se rencontre quelque part, même dans le fond des landes perdues de la Bretagne, même dans les inaccessibles cavernes des Cévennes et des Pyrénées, un bonhomme assez stupide, assez déraisonnable, assez aveugle à ce qui se voit, assez sourd à ce qui se dit, pour voter bleu, blanc ou rouge, sans que rien l'y oblige, sans qu'on le paye ou sans qu'on le soûle ?

À quel sentiment baroque, à quelle mystérieuse suggestion peut bien obéir ce bipède pensant, doué d'une volonté, à ce qu'on prétend, et qui s'en va, fier de son droit, assuré qu'il accomplit un devoir, déposer dans une boîte électorale quelconque un quelconque bulletin, peu importe le nom qu'il ait écrit dessus ?... Qu'est-ce qu'il doit bien se dire, en dedans de soi, qui justifie ou seulement qui explique cet acte extravagant ? Qu'est-ce qu'il espère ?

Car enfin, pour consentir à se donner des maîtres avides qui le grugent et qui l'assomment, il faut qu'il se dise et qu'il espère quelque chose d'extraordinaire que nous ne soupçonnons pas. Il faut que, par de puissantes déviations cérébrales, les idées de député correspondent en lui à des idées de science, de justice, de dévouement, de travail et de probité; il faut que dans les noms seuls de Barbe et de Baihaut, non moins que dans ceux de Rouvier et de Wilson, il découvre une magie spéciale et qu'il voie, au travers d'un mirage, fleurir et s'épanouir dans Vergoin et dans Hubbard des promesses de bonheur futur et de soulagement immédiat. Et c'est cela qui est véritablement effrayant.

Rien ne lui sert de leçon, ni les comédies les plus burlesques, ni les plus sinistres tragédies.

Voilà pourtant de longs siècles que le monde dure, que les sociétés se déroulent et se succèdent, pareilles les unes aux autres, qu'un fait unique domine toutes les histoires : la protection aux grands, l'écrasement aux petits. Il ne peut arriver à comprendre qu'il n'a qu'une raison d'être historique, c'est de payer pour un tas de choses dont il ne jouira jamais, et de mourir pour des combinaisons politiques qui ne le regardent point.

Que lui importe que ce soit Pierre ou Jean qui lui demande son argent et qui lui prenne la vie, puisqu'il est obligé de se dépouiller de l'un, et de donner l'autre ?

Eh bien, non ! Entre ses voleurs et ses bourreaux, il a des